

Introduction

Il était onze heures 28 minutes et 22 secondes lorsque Maélys Dumas appuya sur le bouton de l'interrupteur. Celui-ci émit un petit clic, et, le plus naturellement du monde, la lumière s'éteignit, plongeant la pièce dans la pénombre. Maélys dut avancer à tâtons pour éviter de buter sur de quelconques objets, et finit tout de même par atteindre celui qui lui importait le plus en cette heure tardive : le lit.

Elle s'engouffra entre le matelas et les draps, mais sa jambe heurta un Objet Non Identifié. Il se révéla que c'était un livre laissé là la veille. Ce n'était sûrement pas elle qui avait eu cet oubli outrageant, elle rangeait toujours tout, du flocon d'avoine tombé de son paquet au cheveu sur la brosse... La seule personne qui aurait pu troubler l'ordre permanent de sa chambre était sa colocataire. Mais celle là dormait déjà profondément quand Maélys jeta violemment le bouquin par terre. Il s'écrasa dans un fracas de verre. Il venait d'atterrir sur les vestiges d'un petit déjeuner. Elle soupira.

Puis, comme chaque soir, elle décida de faire le planning de la journée du lendemain. Or, on était un samedi, et le jour suivant le samedi, comme chacun sait, c'est Dimanche. Après un petit temps de réflexion, elle réussit à prévoir ceci : Petit dej' de luxe, un peu de télé, un peu d'internet, cuisine, repas, visite trimestrielle à Maman, visite quotidienne à Seb, repas, télé, dodo. C'était parti pour être une journée tout à fait ordinaire. Par la suite, elle saura que tout ne se passera pas exactement comme prévu.

Mais pour l'instant, elle n'est pas censée le savoir.

Quant à moi, j'aurais pu raconter l'histoire du concierge et de sa vie de famille, de la directrice de l'école et de sa vie sentimentale, du maire et de sa vie professionnelle, du charcutier et de sa vie de tous les jours... Mais j'ai préféré évoquer dans ce livre une aventure tout à fait extraordinaire, celle d'une informaticienne et d'une professeur d'éducation physique et sportive (au chômage). Je ne vous oblige pas à y croire – moi-même je n'y aurais pas cru si on me l'avait racontée – mais il serait préférable que vous la preniez quand même au sérieux.

Voici, donc, l'histoire des sœurs Dumas.

Dimanche 23 mai 2001

Le soleil s'était levé depuis bien longtemps lorsque l'une des deux sœurs émergea enfin de son sommeil prolongé. Celle-ci, qui se trouvait être la cadette, avait un an de moins que sa sœur, c'est-à-dire 26. Elle se nommait Alexandrine. Plus exactement : Alexandrine Stéphanie Cécile Nathalia Dumas-Lafrérie. Mais il est évidemment plus probable qu'elle se fasse appeler Alexandrine, ou Alex, tout simplement.

La pièce était plongée dans l'obscurité et seul un mince filet de lumière provenant d'une déchirure dans le store laissait entrevoir le visage de la jeune fille.

Elle avait un visage rond, des cheveux châtain rassemblés en une minuscule queue de cheval, les yeux perçants, et une large marque de brûlure le long du cou. Sa peau était très mate, presque brune. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais peut-être était-ce dû à sa mine enfarinée. N'étant pas une « sur-femme », comme dans les films, où les actrices se réveillent après une nuit agitée, le brushing parfait et maquillées comme par miracle, elle ne pouvait malheureusement pas sortir dans la rue le matin avant d'être passée par la douche, le coiffage intensif, et le ravalement de façade (autrement dit le maquillage).

Alexandrine se leva et traversa l'étroite petite chambre en titubant. Elle poussa la porte qui émit un grincement suraigu et pénétra dans une seconde pièce toute aussi sombre. Elle ouvrit les rideaux, une main sur les yeux, tant la lumière du jour était éblouissante.

La pièce semblait faire le double de la précédente, malgré le nombre incroyable d'objets qui y étaient entassés.

En plein milieu se trouvait une immense table de bois entièrement recouverte par divers objets. On pouvait y remarquer : des papiers en tous genres, de la vaisselle, des journaux, de la monnaie, un parapluie, des gants de ménage, une vieille cage, deux dictionnaires... Et tout un tas d'autres babioles n'ayant trouvé de place nulle part ailleurs. Au fond de la pièce, un grand rideau orange à moitié tiré faisait la séparation avec ce qui semblait être une salle de bains. On pouvait entrevoir un sol carrelé, une cabine de douche, un fil suspendu en travers de la pièce et un lavabo.

Alexandrine dégagea un bout de table en faisant tomber une grosse partie de tout ce qui l'encombrait, qui s'écroula sur le sol dans un bruit de ferraille. Elle attrapa dans les placards tout ce qui pouvait servir pour le petit déjeuner.

Peu de temps après, la cafetière émettait des gargouillements sonores.

La seconde jeune femme entra dans la pièce, mastiquant sa langue pour chasser ce goût détestable qu'on a souvent dans la bouche après les grasses matinées. Elle était assez grande, avec une masse de longs cheveux noirs qui lui tombaient dans le dos, une frange qui lui cachait les sourcils, des petits yeux noirs et sournois surmontés par des lunettes rectangulaires, les joues creuses, et la peau aussi mate que sa sœur. C'était elle, Maélys, plus précisément Maélys Inès Aphrodite Dumas-Lafrérie.

Deux Dumas-Lafrérie dans le même appartement. Non. Pas une coïncidence. Alexandrine et Maélys, aussi différentes soient-elles, étaient sœurs.

Alexandrine et Maélys naquirent en 1974 et 1975 dans une riche famille de Paris. Aux 10 ans de l'aînée, après un réveillon morbide, leurs parents se séparèrent. Leur garde fut confiée à leur père, car leur mère, étant ministre à cette époque, était toujours en déplacement pour des affaires politiques.

Resté seul avec ses filles, Joseph Dumas sombra dans la décadence et adopta un comportement relativement violent vis-à-vis de Maélys et Alexandrine. Après l'épisode tragique de la bouteille de Fisher, resté célèbre dans les mémoires des anciens parisiens, elles furent placées dans une famille d'accueil de Morangis. Huit ans plus tard, à la majorité de Maélys, elles vinrent s'installer dans un petit appartement, dans une petite ville de banlieue, celle dans laquelle elles vivaient encore aujourd'hui. Alex n'avait alors que dix sept ans.

Maélys avait quelques points communs avec sa sœur, mais elle avait malgré tout un caractère très différent.

Elle était plutôt du genre scientifique, très douée en informatique, en sciences et en biologie. Ses nombreuses capacités intellectuelles auraient pu lui permettre de faire des écoles d'ingénieur, de chercheur, et qui l'auraient sans doute menée loin... Elle avait préféré rester informaticienne. Les hauts sommets de la société ne l'intéressaient pas. Elle avait été élevée parmi des gens à haute responsabilité, avait côtoyé grâce à ses parents des politiciens et des hommes d'affaires, qui, tous plus les uns que les autres, se considéraient comme l'élite sociale, un milieu intellectuel à souhait qui en devenait étouffant et qu'elle avait vite évité. Sa petite vie tranquille et son univers métro-boulot-dodo lui convenaient parfaitement, si ce était que Saint Crépin était, pour elle, une ville trop vieillotte et pas assez peuplée.

Alexandrine, elle, vivait au jour le jour, dynamique comme si elle était tombée dans une marmite de vitamine C quand elle était petite, à la limite de l'hyperactivité. Malgré le fait qu'elle n'était pas très intelligente de nature, elle était très cultivée et aimait la politique. C'était une passion qui venait sûrement de sa mère bien que celle-ci n'ait pas été très présente pendant l'enfance d'Alexandrine.

Elle lisait un peu, des livres de trente pages écrits en gros caractères, mais pas des blocs de pages sur la philosophie comme sa sœur.

Elle adorait parier. Et souvent, cela lui avait réussi. Maélys, jalouse, ou estimant que gagner de l'argent par le biais du jeu n'était pas assez noble, la regardait jubiler devant son numéro gagnant avec un dégoût prononcé. Combien de fois n'avait-elle pas tenté de trouver un emploi à sa sœur... Mais Alexandrine ne fléchissait pas. Elle ne voulait pas bosser et n'en avait pas besoin. Maélys l'avait donc définitivement compris. Alex se contentait donc d'organiser bénévolement des séances de triathlon dans un club, séances auxquelles elle était la première à participer. Elle faisait un footing tous les matins, répétait régulièrement avec les membres de son groupe de glam-rock, jouait le soir dans les salles et bars qui les acceptaient, accompagnait quelques fois sa sœur dans des meetings et conférences technologiques, et sa vie se résumait à cela.

Les deux filles installèrent sur les quatre-vingts centimètres carrés de libres sur la table tout ce qui pouvait être mangeable au petit déjeuner. Maélys fut déçue.

« — Il n'y a même plus de Spécial K. »

Elles avalèrent leur café en silence et terminèrent le reste des provisions.

« — On doit aller chez Nanni, ce soir, dit Alex en vidant son verre de jus d'orange.

— Je le sais.

Nanni était la femme qui, jadis, les avait accueillies dans sa famille. Maintenant elle était vieille, ridée, clouée dans un fauteuil roulant et seule. Plus par obligation que par amour, les filles se devaient de lui rendre une visite tous les trois mois.

— C'est sa fête aujourd'hui.

— Je le sais aussi !

— Tu lui as acheté quelque chose ?

— Non. Tu sais bien que je suis fauchée...

— Il faudra bien que tu te décides à éditer un de tes bouquins pleins de charabia d'électronique, si tu veux pouvoir vivre un jour autrement qu'accrochée à mes baskets. »

Soudain, une sonnerie stridente interrompit leur repas.

« — Vas-y ! » dit Alexandrine avec un mouvement de la tête.

Maélys se leva, passa dans la chambre et revint, un petit téléphone bleu collé à la joue.

« — Allô ! dit elle d'une voix pressée ...Nan, tu ne me déranges pas du tout... Non, non, je t'assure (elle fit une grimace qui laissait deviner qu'elle pensait tout le contraire). Ce soir ? Entendu. Mais pas avant dix neuf heures. OK, ça marche, mais là... j'ai plus de batterie du tout, il faut que je te laisse... »

Et elle raccrocha. C'était une de ses feintes pour éviter d'entendre plus de trois minutes la voix nasillarde de son interlocuteur. Sa sœur leva son sourcil droit comme elle savait si bien le faire.

« — C'était qui ?

— A ton avis... »

D'un regard, les deux filles se comprirent et échangèrent un sourire complice. Il y avait quelque chose entre elles qui leur permettait des fois de se comprendre par autre chose que par la parole.

Maélys posa le téléphone sur une pile de livres, qui remua dangereusement et s'écroula nonchalamment sur le peu d'espace vide qui restait sur la table. Elle se rassit et continua la découverte du chocolat en poudre à moitié fondu (Maélys ne buvait pas de café) qui s'était déposé dans le fond de son bol.

En silence, elles terminèrent leur boisson.

La petite ville de Saint Crépin, tranquille et dont l'atmosphère ne semblait pas être affectée par les déplacements massifs du week-end qui sonorisent les grandes

métropoles, baignait dans un silence pesant en cette matinée embrumée. Saint Crépin était une ville de vieux, avaient déclaré les filles après s'y être installées. Un peu trop tard. Les racines étaient prises.

Alors qu'Alex essayait une fois de plus, à ce propos, de convaincre sa sœur de déménager, celle-ci lui rabâcha qu'elle avait un boulot qui lui convenait, et qu'elle aurait du mal à en trouver un pareil ailleurs. Mais elle-même n'en était pas tout à fait convaincue. Maélys travaillait dans la même entreprise depuis plus de deux ans. Et depuis deux ans, chaque jour, ce n'était que railleries de la part de sa sœur. Aucun rapport avec l'entreprise. Mais la ville en elle-même, coupée du monde, emmurée dans ses remparts de l'avant guerre, centrée autour d'une vieille industrie dépassée par le progrès, n'avait d'intérêt que pour ceux qui y étaient nés, y avaient tous leurs amis et toute leur famille, y avaient vécu, et étaient sûrs d'y être enterrés. Alex voulait pousser sa sœur à démissionner, en l'ayant à l'usure. Mais Maélys ne fléchissait pas.

Or, un jour – c'était un samedi de mai – il se trouva que, sans prévenir personne, la fameuse entreprise, ferma. Personne n'avait rien vu venir. Mais tout à coup, dans la boîte aux lettres, un papier qui t'annonce que ta boîte à fait faillite et que tu es au chômage. Les Dumas-Lafrérie, par inadvertance, avaient oublié d'aller chercher le courrier ce 22 mai.

La nouvelle s'apprit donc avec 24 h de décalage.

Alexandrine avait, une fois de plus, déballé son speech pour pousser sa sœur à bout, mais la demoiselle la laissait désormais parler sans l'écouter. Maélys rangea les filtres à café dans le placard et tenta vainement de mettre de l'ordre sur la table, tout en sachant que la tornade maléfique passerait par là pour réduire son travail à néant. Elle rinça les bols sales et se souvint soudainement que le catalogue cosmétique qu'elle avait commandé tardait à lui

parvenir. Ah !... Evidemment ! Quelle idiote elle faisait, elle avait totalement oublié de chercher le courrier de la veille. Elle disparut sur le palier, le trousseau de clefs à la main, et descendit les deux étages qui la séparaient de la boîte aux lettres en faisant traîner ses pantoufles dans l'escalier.

Alexandrine, de son côté, avait plongé dans un des tas de tissus qui jonchaient le sol de sa chambre pour trouver un jogging, et en avait miraculeusement déniché un qui n'était pas trop froissé. Moulée dans le coton bleu ciel, elle s'apprêtait à descendre, lorsqu'elle croisa sa sœur qui remontait en feuilletant son catalogue. Alex vérifia nerveusement dans le paquet d'enveloppes si aucune ne lui était adressée, et, voyant que non, glissa un « j'y vais » distrait.

Il fallut une éternité pour que Maélyls finisse de parcourir son catalogue, et passe aux enveloppes. La première était une publicité qui annonçait des réductions exceptionnelles réservées uniquement à Mademoiselle Maélyls Dumas dans tous les magasins de literie de la région, la seconde était une lettre de sa banque – elle préféra ne pas l'ouvrir – la troisième était celle qui allait lui annoncer qu'elle était au chômage.

Elle parcourut le papier rapidement, puis, relut en entier, pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

Gardant son « sang froid », elle se pencha dans l'escalier en hurlant « ALEEEEEEEEX ! ». Pas de réponse. Elle se rua sur l'interphone où elle se remit désespérément à appeler sa sœur. Alexandrine, qui n'était pas encore partie pour son footing, et qui s'échauffait non loin de la porte de l'immeuble, répondit rapidement.

« — Monte vite !!!!!

— J'espère pour toi que ça vaut le coup que je remonte ! »

Dès que la jeune fille apparut dans l'encadrement de la porte, Maélys lui fourra la lettre dans les mains. Elle y jeta un coup d'œil, et regarda sa sœur, interloquée.

« — On se barre je ne sais où, mais le plus loin – et le plus vite – possible de cette ville de paumés ! » murmura-t-elle une fois qu'elle eut tout lu.

Tout allait dépasser leurs espérances.

Le jour même, les filles avaient annulé leur programme pour se consacrer au rangement de l'appartement, et Alexandrine était allée chercher des cartons. Elles avaient décidé d'empaqueter le plus possible, ne laissant à leur portée que le minimum, ce qui leur était vraiment essentiel. Elles n'avaient pas la moindre idée de là où elles déménageraient, mais pour elles, plus vite elles seraient parties, mieux ce serait.

L'aînée proposa à sa cadette un éventail de régions où elle avait déposé sa candidature. Région parisienne ? Non. Ardèche ? Non. Jura ? Non. Côte d'azur ? Pff... Alsace ? Pourquoi pas... Mais pour se payer un appartement dans la banlieue de Strasbourg, Alexandrine serait obligée de travailler pour compléter le salaire de sa sœur... Elle hésitait... C'était à réfléchir. Et il fallait déjà que Maélys reçoive une réponse favorable.

Un jour, c'était un soir de fin juin, Maélys rentra de sa chasse au job une bouteille verte à la main. Alexandrine était assise au milieu de la chambre impeccablement rangée, en train de plier ses habits pour les mettre ensuite délicatement dans un carton. Cela devait constituer pour elle un effort faramineux ; Maélys faillit en faire tomber sa bouteille de surprise. Elles se toisèrent l'une et l'autre avec des regards interrogateurs. Lorsqu' Alex réussit à lire ce qui était inscrit sur la bouteille, elle comprit que c'était un grand jour.